

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

XII

LA BÊTE NOIRE DU ROI NASONE.

En échange de ces petits services, la reine donnait à ceux qui les lui rendaient des appointements plus ou moins élevés sur sa cassette particulière. Le jeune Soval, qui avait une écriture magnifique, un style épistolaire des plus lucides, et pas la moindre vocation pour la carrière militaire, eut, un beau matin, la révélation de l'avenir qui lui était réservé: il sollicita l'honneur d'être reçu surnuméraire, obtint l'objet de sa demande, et, au bout de trois mois, il avait fait preuve d'une si haute intelligence dans le choix des discours, pensées et maximes qu'il recueillait et là pour les transmettre à Sa Majesté, qu'il fût définitivement reçu au nombre de ses correspondants.

Le pauvre garçon faillit en perdre la tête de joie; du moment qu'il correspondait avec la reine, il lui semblait que toute difficulté allait s'aplanir. Il redoubla donc de zèle; et, comme la nature l'avait doué d'une finesse d'ouïe extrême, il rendit vraiment des services incroyables. Aussi, la reine, qui toute maîtresse qu'elle était des choses politiques, avait cependant conservé l'habitude de consulter son mari pour les choses d'étiquette, demanda-t-elle pour le jeune Soval les entrées à la cour. Mais Sa Majesté Napolitaine, en entendant ce nom qui lui était devenu si profondément antipathique, bondit comme un chien relancé par les chiens, et refusa tout net. Ni prières, ni supplications, ni menaces, ne purent rien: l'interdit lancé sur le malheureux Soval fut maintenu.

La restauration de 1799 arriva; c'était aussi celle des récompenses; le jeune Soval résolut de donner une nouvelle et grande preuve de son dévouement à la famille royale et s'expatria à sa suite. Ce fut alors que, pensant qu'il avait assez fait pour s'accorder à lui-même la récompense qu'on lui refusait, il ajouta un *de* à son nom, sans qu'il y eût, au reste, plus d'empêchement à l'adjonction de cette particule que n'en avait trouvé Alfieri, après avoir créé l'ordre d'Homère, à s'en décorer lui-même chevalier. C'est donc à partir de ce moment, et en même

temps que Buonaparte retranchait une lettre à son nom, que notre héros ajoutait deux lettres au sien.

Arrivé à Naples, non-seulement l'ex fermier conserva ses anciennes fonctions après de la reine Caroline; mais, comme on le comprend bien, ces fonctions acquirent une nouvelle importance: il en résulta que la reine ne se contenta plus de recevoir de simples lettres, mais permit à Soval de lui faire, dans les grandes occasions, des rapports verbeaux. C'était ce que notre héros regardait comme le marchepied infallible de sa grandeur. En effet, pour conférer avec la reine, il fallait qu'il vint chez le roi. Il est vrai qu'il entra, pour ces conférences, par une petite porte dérobée par laquelle on n'introduisait que les familiers du premier ministre Giuffar; mais c'était toujours un pas de fait. La question était maintenant de passer par la grande porte au lieu de passer par la petite, et d'entrer de jour au lieu d'entrer de nuit. La reine ne désespérait pas d'obtenir cette faveur du roi. Mais, contre toutes les prévisions de sa protectrice, le pauvre Soval ne put rien intervenir dans l'ordre établi, et sept ans de service s'écoulèrent sans qu'il eût pu une seule fois entrer par la porte de devant.

C'était à désespérer un saint; aussi, le pauvre garçon se désolait tout de bon, et, un beau jour que la reine venait de lui porter une nouvelle rebuffade qu'elle avait reçue du roi, il résolut de partir à la manière des chevaliers errants, et de chercher à accomplir de par le monde quelque grande action qui forçât le roi à lui donner une récompense éblouissante.

Ce fut vers 1808 que le nouveau don Quichotte se mit à chercher aventure. A cette époque, il n'y avait pas besoin d'aller bien loin pour en trouver: aussi, à son arrivée à Venise, le pauvre de Soval crut-il enfin avoir rencontré ce qu'il cherchait.

Il y avait à cette époque à Venise une madame S..., Allemande de naissance, mais belle-cœur d'un des plus illustres amiraux de la marine anglaise. Cette dame était prisonnière dans sa maison, gardée à vue, et conservée par le gouvernement français comme un précieux otage. Le jeune de Soval vit dans cette circonstance l'aventure qu'il cherchait, et résolut de tenter l'entreprise.

Ce n'était pas chose facile; si aisé, si simple et si retors que fût le paladin, Napoléon était à

cette époque un géant assez difficile à vaincre, et un enchanteur assez rebelle à endormir. Cependant notre héros avait une telle habitude des portes dérobées, qu'à force de tourner autour de la maison de Madame S..., il en aperçut une qui donnait sur un des mille petits canaux qui sillonnent Venise. Trois jours après, madame S... et lui sortaient par cette porte; le lendemain, il était à Trieste; trois jours après, à Vienne; quinze jours après, en Sicile. Comme on doit se le rappeler, c'était en Sicile que se trouvait la cour à cette époque; Joseph Napoléon étant monté en 1806 sur le trône de Naples.

Le chevalier errant se présenta hardiment à la reine. Cette fois, il ne doutait plus que cette grande porte, si longtemps fermée pour lui, ne s'ouvrit à deux battants. La reine elle-même en eut un instant l'espérance. En effet, son protégé venait d'enlever aux Français une prisonnière d'Etat; cette prisonnière d'Etat appartenait à l'aristocratie d'Allemagne et était alliée à celle d'Angleterre. La reine s'hasarda à demander au roi le titre de marquis pour son libérateur.

Malheureusement, le roi était en ce moment-là de très-méchante humeur. Il reçut donc la reine d'un fort mauvaise grâce, et, au premier mot qu'elle dit de son ambassadeur, il envoya promener avec plus de véhémence qu'il n'avait l'habitude de le faire en pareille occasion. Cette fois, la bourade avait été si violente, que Caroline exprima tout ses regrets à son protégé, mais lui déclara que c'était la dernière négociation de ce genre qu'elle tenterait près de son auguste époux, et que, s'il se sentait décidément une vocation invincible à être marquis, elle l'invitait à trouver quelque autre canal plus sûr que le sien pour arriver à son marquisat.

Il n'y avait rien à dire: la reine avait fait tout ce qu'elle avait pu. Le pauvre Soval ne lui conserva donc aucun ressentiment de son échec; bien au contraire, il continua de lui rendre ses services habituels: seulement, cette fois, il partagea son temps entre elle et l'ambassadeur d'Angleterre. L'ambassadeur d'Angleterre était, à cette époque, une grande puissance en Sicile, et Soval espérait obtenir par lui ce qu'il n'avait pu obtenir par la reine. La reine, de son côté, ne fut point jalouse de s'occuper plus que la moitié du temps de son protégé; on prétendit même que ce

fut elle qui lui donna le conseil d'en agir ainsi.

Cependant, malgré ce redoutablement de besoins et ce surcroît de dévouement, l'aspirant marquis était encore bien loin du but tant désiré; six ans s'écoulèrent sans que sir William A. Court, ambassadeur d'Angleterre, pût rien obtenir du souverain près duquel il était accrédité. Enfin 1815 arriva.

Ce fut l'époque de la seconde restauration: l'Angleterre en avait fait les dépenses; or, l'Angleterre ne fait rien pour rien, comme chacun sait; en conséquence, dès que Ferdinand fut rentré dans sa tréfidèle ville de Naples, qui a conservé ce titre malgré ses vingt-six révoltes tant contre ses vicerois que contre ses rois, l'Angleterre présenta ses comptes par l'organe de son ambassadeur. Sir W. A. Court profita de cette occasion, et, à l'article des titres, cordons et faveurs il glissa, dans l'épuration que l'ensemble seul frapperait le roi et qu'il négligerait les détails, cette ligne des plus imperceptibles écritures:

"M. de Soval sera nommé marquis."

Mais l'inetinct a des yeux de lynx; Sa Majesté Napolitaine, qui, comme on le sait, avait la haine des rapports, mémoires, lettres, etc..., et qui signait ordinairement tout ce qu'on lui présentait sans rien lire, siffla, dans l'arrêté de comptes que lui présentait la Grande-Bretagne, une odeur de rotture qui lui monta au cerveau. Il chercha d'où la chose pouvait venir, et, comme un lièvre ferme sur sa piste, il arriva droit à l'article concernant le pauvre Soval.

Malheureusement cette fois, il n'y avait pas moyen de refuser; mais Ferdinand voulut, puisqu'on le violait, que la nomination même du futur marquis portât avec elle protestation de la violence. En conséquence, au-dessous du mot *accordé*, il écrivit de sa propre main:

"Mais uniquement pour donner une preuve de la grande considération que le roi de Naples, à pour son haut et puissant allié le roi de Grande-Bretagne."

Puis il signa, cette fois-ci, non pas avec sa griffe, mais avec sa plume; ce qui fit que, grâce au tremblement dont sa main était agitée, la signature du titre était à peu près indéchiffrable.

N'importe, lisible ou non, la signature était donnée, et Soval était enfin marquis de Soval.

Le fils du pauvre fermier Néodad pensa devenir fou de joie à cette